

Bijlage VWO
2008

tijdvak 2

Frans 1,2

Tekstboekje

Tous moyens?



«Les élèves ne sont pas habitués à porter un jugement sur leur niveau scolaire, puisqu'ils sont toujours évalués par les autres.» Pour sa thèse de sciences de l'éducation (université de Bourgogne), Séverine Le Bastard a étudié «l'estime de soi scolaire» de 2 750 élèves de seconde. Elle leur a demandé le niveau qu'ils pensaient avoir. Et en grande majorité, ces élèves se sont déclarés «moyens-faibles» ou «moyens-forts». Ils s'estiment ainsi moyens en français à 83,8%, en maths à 67,4%. Bonne nouvelle, ces jeunes modestes? Non, répond la chercheuse, car les filles se sous-estiment plus que les garçons. Elle montre aussi que c'est souvent l'estime de soi scolaire plutôt que les notes qui détermine les choix d'orientation. Ainsi, à niveau identique, une fille a 15% de chances de moins qu'un garçon d'opter pour l'orientation scientifique...

Le syndrome de Paris a encore frappé



Il est 5 heures du matin ce 21 août quand Yoshikatsu Aoyagi est appelé pour aller récupérer à leur hôtel deux touristes japonaises victimes du « syndrome de Paris ». Une mère et sa fille arrivées la veille et qui seront rapatriées le soir même à Tokyo.

Le premier secrétaire des services consulaires à l'ambassade du Japon à Paris est joignable vingt-quatre heures sur vingt-quatre pour aider les dizaines de Japonais frappés chaque année par ce mal étrange, qui nécessite dans 25% des cas une hospitalisation d'au moins une semaine dans une unité psychiatrique.

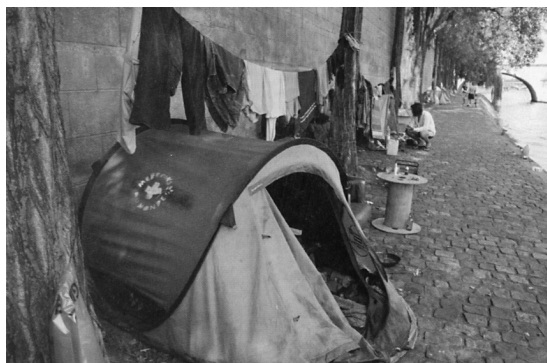
A l'origine de ce syndrome: le décalage entre l'univers d'« Amélie

Poulain » que les Japonais ont dans la tête et la réalité de la vie parisienne. « Le décor est là, mais le comportement des Français les déstabilise. » Le franc-parler, l'humour gaulois et le manque de patience des Français sont vécus comme une agression par les Japonais, qui imaginent que l'on se moque d'eux. Au premier contact un peu rude avec le chauffeur de taxi ou le garçon de café, le mythe du Français romantique s'écroule.

C'est un psychiatre japonais qui a identifié le syndrome il y a vingt ans. Après avoir consacré un livre au sujet, le professeur Hiroaki Ota anime aujourd'hui une consultation à l'hôpital Sainte-Anne et intervient comme consultant à l'ambassade.

A ce jour, il n'existe aucun médicament pour guérir du syndrome de Paris. « De retour au Japon, ils reprennent peu à peu une vie normale, précise Yoshikatsu Aoyagi. » Afin d'éviter une rechute, il vaudrait mieux, bien sûr, ne jamais revenir en France.

«Des fois, je me dis: vivement l'hiver!»



(1) Sûr, ce n'est pas l'idéal. Mais c'est presque chez eux. En face de la gare d'Austerlitz, une dizaine de tentes se sont dressées. La plupart sont estampillées «Médecins du Monde», d'autres sont visiblement plus personnelles. Devant, leurs habitants ont installé deux chaises, un vieux fauteuil ou une petite table. A trois, ils y déjeunent: deux hommes tatoués, torse nu, une femme. Un petit chien se voit jeter un bout de saucisson. L'approche est difficile. Il faut leur tirer les mots les uns après les autres: ils ne sont pas hostiles, non, juste indifférents, mâchonnant tranquillement leur bout de pain, l'arrosant d'une gorgée de vin. Oui, ils sont là depuis deux mois. Oui, leurs tentes leur plaisent. «C'est quand même mieux. C'est plus intime.»

(2) «Avant, on était par terre, sous le pont, là. C'était plus compliqué pour garder nos affaires.» Aujourd'hui, ils ont recréé un village, ils rient et boivent le soir avec leurs voisins. Ne seraient-ils pas mieux en foyer? La voix monte: «T'as vu comment c'est là-dedans? On est dix fois mieux dehors. J'en veux pas, moi. On peut emmener ni sa copine ni son chien. Qu'est-ce que tu veux que j'aille y foutre?» A l'idée que la police vienne les déloger, leur «demander» d'aller plus loin, ils ne

répondent rien. Pas de révolte, pas de défense. Le même regard atone, la fatalité du départ répété...

(3) Car leurs abris gênent. Tout le monde. Les tentes perturbent notamment le travail des équipes sociales, qui n'ont plus le même accès aux sans-domicile. «Les tentes maintiennent les gens à la rue», commente Stefania Parigi, directrice générale du Samu¹ social. «Ils se sont regroupés en collectif et sont beaucoup plus agressifs. Qui va vérifier ce qui s'y passe? Si quelqu'un est malade, nous n'avons plus les moyens de nous en apercevoir.» Les tentes installent leurs habitants dans le provisoire. Et elles insupportent souvent les riverains, rendant encore plus difficiles les rapports des exclus avec le reste de la population.

(4) Madeleine est en colère. Depuis que les tentes ont été distribuées, sa belle avenue de Breteuil est «envahie» toute l'année. De nombreux riverains ont déposé plusieurs plaintes à la mairie. Rue Jules Ferry, près de la place de la République, le square, occupé par plusieurs tentes, est devenu difficilement accessible. «Avec le soleil, en plus, je ne vous parle même pas des odeurs», dit Madeleine. «Non, l'hiver, d'accord, il fait froid, on veut bien avoir pitié. Mais l'été, quand même...»

(5) Hé, oui, l'été... L'été, il fait beau, il fait chaud, les oiseaux chantent, les gens «normaux» mangent en terrasse et la vie dehors est belle... En revanche, pour les SDF, l'été a ses douleurs, ses maux, ses dangers qui n'appartiennent qu'à lui. L'hygiène, par exemple, dont le besoin se fait de plus en plus pres-

sant. La transpiration qui ne cesse pas,
les habits qu'on ne peut pas changer et
qui collent à la peau. La déshydratation
80 aussi, avec la canicule, guette, rapide-
ment. Or, les fontaines ont disparu, et
il n'y a plus de points d'eau gratuits
dans les villes. Les trop rares associa-
tions qui continuent de s'occuper des
85 sans-abri ont dû prendre en charge de
nécessaires distributions d'eau. Beau-
coup des endroits qui distribuent de la
nourriture ferment, y compris les
Restos du Cœur. La nourriture se

90 conserve moins, et la boîte gardée sans
problème en hiver vous collera une
diarrhée d'enfer l'été.

(6) Alors, certains partent, par exem-
ple pour le Sud. Là-bas, pourtant, dans
95 les paradis du surf et du chichi, rien
n'est résolu. Ainsi, Frank, 36 ans, dont
trois de rue: «En vacances, on aime
encore moins nous voir que le reste de
l'année. Des fois, je me dis: vivement
100 l'hiver, tiens! Au moins là, on émeut
les gens.»

noot 1 le Samu = de ambulance-dienst

Les rappeuses françaises entrent en scène

«Dis-leur que le missile est lancé
Dis-leur que c'est trop tard pour le désamorcer
Et même si sa présence n'est pas annoncée
Dis-leur que mon rap connaît sa cible»



(1) Le missile, c'est Keny Arkana, la petite Marseillaise qui débarque et déballe ses rimes écorchées, comme elle le scandait dans son titre «Le missile est lancé», extrait de son maxi deux-titres apparu dans les bacs il y a quelques ans. Depuis, cette jeune fille est devenue l'une des principales figures de la culture hip-hop en France. Autant dire une exception, tant le machisme reste dominant dans le milieu... (2) Comme Keny Arkana, pourtant, elles sont aujourd'hui une poignée à avoir réussi à percer. Diam's, Bam's, Lady Laistee, Casey, Princess Aniès: en cinq ans, les rappeuses ont réussi à se faire accepter. Désormais, leurs disques s'écoulent à plusieurs centaines d'exemplaires. En 2003, le label Boss produit *Hip-Hop Therapy*, le deuxième

album de Lady Laistee. Diam's, de son côté, donne la réplique à Sinik, l'«Eminem» français, dans *La Main sur le coeur*, son premier album.

(3) De belles histoires pour ces filles originaires des cinq continents: Argentine, Chypre, Cameroun, Guadeloupe, Taiwan... Même si, pour Casey, «dire que c'est plus difficile de réussir dans le rap en étant une femme, ce sont de faux discours, des prétextes», car «quand tu es bon, tu as de la place partout», la plupart ont dû batailler ferme pour s'imposer. Saliha, l'une des premières à s'être aventurée sur scène lors d'un concours organisé en 1987 dans la boîte parisienne Chez Roger, alors centre du rap hexagonal naissant, se souvient. «Si tu montais sur scène et que tu n'assurais pas, on te balançait des chaises, on t'insultait. Quand tu es une fille, le public a plus d'idées préconçues, de préjugés. Tu as intérêt de te battre deux fois plus.»

(4) «Si, sur scène, les danseuses ont eu moins de mal à s'imposer parce qu'il s'agit d'une activité féminine traditionnelle, les rappeuses, elles, n'étaient pas attendues», explique Claire Calogirou, spécialiste des cultures urbaines. «Longtemps, les femmes n'ont pas eu leur place dans le mouvement hip-hop parce qu'il est issu d'une culture de rue, un espace où on considère qu'elles ne doivent pas traîner», dit-elle.

(5) Les demoiselles n'en ont pas moins réussi à se faire une place au soleil. La recette du succès? De grandes qualités au micro, une tenue vestimentaire conforme au kit du parfait rappeur, des textes engagés qui n'ont rien à envier aux *lyrics* masculins. Mais aussi et, peut-être surtout, en bonus, un regard neuf sur la femme, le hip-hop et la «cité». Comme Princesse Aniès, les rappeuses ne veulent plus qu'on confonde leur fond et leurs formes et dénoncent le machisme de la banlieue. Fini les allumeuses en string, mini-jupes et décolletés chargées de mettre le mâle en valeur...

(6) Introspectif et revendicatif, le rap féminin se veut aussi et surtout 17. Quand certains de leurs homologues masculins «se moquent des forces de l'ordre», «aiment les histoires d'armes», elles appellent les grands à arrêter de faire les cons devant les petits, et à leur dire «que les vrais c'est ceux qui savent dire non / que les vrais c'est ceux qui sont eux-mêmes et qui ne suivent pas les moutons.» Parce qu'«on a la rage, pas la haine, et que la haine est inerte et destructrice», conclut le petit missile marseillais...

Les migrants font avancer l'humanité

Un nouveau rapport de l'ONU (Organisation des Nations Unies) révèle tous les effets bénéfiques des migrations pour les sociétés d'accueil comme pour celles de départ. En 2006, son secrétaire général Kofi A. Annan, appelle tous les pays à un dialogue constructif.

(1) Depuis qu'il y a des frontières, les hommes les franchissent pour visiter les pays étrangers, mais aussi pour y vivre et y travailler. Chacun prend alors des risques, animé par la volonté de surmonter l'adversité et de vivre mieux.

(2) C'est cette volonté qui est depuis toujours le moteur du progrès. L'histoire nous enseigne que les migrations sont avantageuses pour les migrants eux-mêmes et pour les pays qui les accueillent, et même pour les pays qu'ils quittent. Cela mérite une explication.

(3) Dans les pays d'accueil, les immigrants remplissent des fonctions essentielles dont les habitants ne se chargent pas volontiers. Ils assurent de nombreux services indispensables à la vie sociale: ils s'occupent des enfants, des malades et des vieillards, ils ramassent les récoltes, ils préparent les repas, ils nettoient les maisons et les bureaux.

(4) Mais il ne faut pas croire qu'ils ne font que de petits boulots et de basses besognes: près de la moitié des adultes de plus de 25 ans arrivés dans les pays industrialisés dans les années 1990 étaient très qualifiés. Qualifiés ou pas, beaucoup d'entre eux ont assez d'initiative pour créer leurs propres entreprises, qui vont de l'épicerie ouverte jour et nuit à Google, le géant de l'internet. D'autres sont artistes ou écrivains et enrichissent de leur créativité la culture de leur pays d'accueil.

(5) Les immigrants accroissent aussi la demande de biens et de services, renforcent la production nationale et, d'une manière générale, rapportent plus à l'Etat en impôts qu'ils ne lui coûtent en aides et prestations sociales. Dans les continents comme l'Europe, où la population stagne ou ne croît que lentement, les jeunes arrivant de l'étranger aident à financer les systèmes de retraite. Au total, les pays qui accueillent des immigrants et savent les intégrer sont parmi les plus dynamiques du monde en termes économiques, sociaux et culturels.

(6) Les pays d'origine à leur tour, profitent des fonds que les émigrés envoient chez eux, qui, en 2005 ont représenté 232 milliards de dollars, dont 167 milliards destinés à des pays en développement. C'est davantage que l'aide publique au développement accordée par la totalité des donateurs, sans que ces fonds puissent bien sûr s'y substituer. Au total, le revenu national augmente, l'investissement est stimulé.

(7) Souvent, les émigrés qui réussissent investissent dans leur pays d'origine et incitent les autres à suivre. Ils concourent au transfert de technologies et de connaissances. L'industrie indienne du logiciel, par exemple, doit en grande partie sa vitalité aux réseaux très actifs qui se sont créés à l'extérieur, et en Inde même, entre expatriés, émigrés de retour et chefs d'entreprise indiens. Après avoir travaillé en Grèce, les Albanais rapportent

dans leur pays un savoir-faire agricole qui leur permet d'accroître la production. Les exemples abondent.

80 **(8)** Certes, il est indéniable que les migrations ont des effets négatifs, même si, paradoxalement, les pires d'entre eux résultent des efforts que l'on fait pour maîtriser les flux des

85 migrations: ce sont les immigrés illégaux ou sans papiers qui sont les plus exposés aux agissements des passeurs, trafiquants et exploiters de toutes sortes. Il est également indénia-

90 ble qu'il y a des tensions d'adaptation entre habitants établis et nouveaux arrivants, surtout quand leurs croyances, leurs coutumes et leurs formations sont très différentes. Enfin, on ne peut

95 nier qu'un pays pauvre subit une perte quand il voit partir ceux de ses citoyens dont il a le plus besoin – par exemple le personnel de santé de l'Afrique australe –, attirés par les

100 salaires et la qualité de la vie à l'étranger.

(9) Tant qu'il y aura des nations, il y aura des migrants. Qu'on le veuille ou non, les migrations continueront, car

105 elles font partie de la vie. Il ne s'agit donc pas de les empêcher, mais de mieux les gérer et de faire en sorte que toutes les parties coopèrent davantage et comprennent mieux le phénomène.

110 Les migrations ne sont pas un jeu à somme nulle. C'est un jeu où il pourrait n'y avoir que des gagnants.

Une reine glamour au Palais

Pour son film, «Marie-Antoinette», avec Kirsten Dunst dans le rôle-titre, l'Américaine Sofia Coppola s'est inspirée de la biographie de la Britannique Antonia Fraser. Le Nouvel Observateur l'a rencontrée.



Écrit et Réalisé par SOFIA COPPOLA

Le Nouvel Observateur: Comment, après Marie Stuart, Henri VIII, Cromwell ou Charles II, en vient-on à 27 Marie-Antoinette?

Antonia Fraser: Quand j'étais une petite fille, je lisais l'histoire de la Révolution française et j'étais déjà très touchée par le destin de cette femme et de ses enfants. Plus tard, lorsque je me suis préoccupée de la place des femmes dans l'histoire, notamment au XVIII^e siècle, j'ai retrouvé cette femme en me disant que c'était un sujet qui méritait une enquête et un livre. Voilà pourquoi j'ai voulu voir la Révolution française à travers le regard de celle que l'on surnommait «l'Autrichienne».

N.O.: Vous montrez dans votre livre à quel point elle a été détestée...

A.F.: C'est inouï. Cela avait commencé très jeune, avant même qu'elle ne vienne en France. Madame Adélaïde, la fille aînée de Louis XV, l'avait surnommée «l'Autrichienne». On pourrait facilement ne voir en elle qu'une victime. Or, même si elle demeura un pion politique de sa mère Marie-Thérèse, la puissante impératrice d'Autriche, elle chercha à 28 cette tutelle. Et d'une certaine façon elle y parvint. Elle savait qu'elle venait à Versailles pour faire des enfants au roi et alimenter la conversation des salons. A l'origine, elle n'avait pas beaucoup d'ambition parce qu'on n'en avait pas beaucoup pour elle. Puis les choses évoluèrent.

N.O. – Les pamphlétaires ont prétendu que la reine était nymphomane et lesbienne, en référence à ses liens avec la comtesse de Polignac...

A.F. – C'était de la calomnie. En revanche, il est 29 que Marie-Antoinette ait été d'une façon romantique, amoureuse de Yolande de Polignac. Elle a eu, c'est certain, une faiblesse pour Yolande. En tout cas, cela n'a rien à voir avec une aventure lesbienne. Ces mêmes pamphlétaires ont reproché à la reine ses dépenses, son goût pour les fêtes et les robes. 30 c'était la reine de France, elle avait un rang à tenir. Et puis elle était jeune, elle avait envie de s'amuser et d'être heureuse. Cette volonté de plaire

et d'être à la mode m'a fait penser à la princesse d'Angleterre, Lady Di.

N.O. – D'ailleurs vous qualifiez Marie-Antoinette de reine glamour...

A.F. – C'est vrai! Quand j'ai commencé ce livre, Lady Diana venait juste de mourir. C'était en 1997. J'ai pensé qu'il y avait pas mal de 31 entre ces deux femmes. Le besoin de plaire, une certaine frivolité apparente et des époux qui n'ont absolument pas les mêmes interdits. C'est pourquoi je crois que Marie-Antoinette représente le type même du bouc émissaire féminin.

N.O. – A-t-elle su qu'elle allait mourir après l'exécution de Louis XVI?

A.F. – Non, parce que ce n'était pas habituel de tuer les reines. On pouvait les bannir, les emprisonner, mais les tuer, jamais. De plus, elle pensait que ses origines autrichiennes la protégeraient 32. C'était compter sans

Jacques Hébert, qui voulait en finir avec la «femme Capet». Pour lui, un sacrifice sanguin était nécessaire.

N.O. – Comment cela s'est-il passé avec Sofia Coppola?

A.F. – Sofia Coppola a pris une option sur mon livre, il y a cinq ans. C'est une personne qui sait très bien ce qu'elle veut. Nous nous sommes rencontrées, elle m'a posé des questions, mais elle savait déjà ce qu'elle désirait. Son film s'arrête en octobre 1789, au moment où la famille royale est contrainte de quitter Versailles pour les Tuileries à Paris. C'est avant tout l'histoire d'une jeune femme aux prises avec l'histoire, et l'actrice Kirsten Dunst ressemble beaucoup à Marie-Antoinette. Une jeune fille aux yeux bleus qui a travaillé pour être belle et pour 33 Français, tout comme Diana l'avait fait à l'égard des Britanniques.

Google invente la bibliothèque universelle

(1) Google, l'inventeur du moteur de recherche sur Internet, a pris la décision de numériser et de mettre en ligne des millions d'ouvrages. La New York Public Library est l'une des cinq bibliothèques à avoir signé un accord avec la compagnie californienne pour donner corps à ce qui est, à ce jour, le projet le plus ambitieux de «bibliothèque virtuelle». Si l'établissement new-yorkais a choisi de passer par une phase de test où seulement 10 000 volumes seront scannés, d'autres ont déjà commencé le travail sur une grande échelle, notamment l'université du Michigan (7 millions d'ouvrages), Stanford (8 millions), Oxford et Harvard. Ainsi, d'ici quelques années, on pourra depuis n'importe quel ordinateur connecté à Internet, n'importe où dans le monde, accéder à au moins 15 millions d'ouvrages, et le moteur de recherche de Google pourra trouver n'importe quel mot niché parmi ces milliards de pages.

(2) «Les conséquences seront 35», explique John Battelle, professeur à Berkeley (Californie). Tout à coup, des pans entiers de la connaissance humaine, cachés dans les bibliothèques, vont devenir accessibles à tous.» Ce n'est évidemment pas la première fois que les accros d'Internet évoquent le mythe de la «bibliothèque universelle». Plusieurs projets ont été lancés, dont Bibliotheca Universalis, qui associe la Bibliothèque nationale de France, celle du Congrès américain et celles d'une douzaine d'autres pays. Seulement, aucun de ces projets n'a réellement décollé.

(3) Le projet de Google fait la différence. Le chouchou de Wall Street et les 1,7 milliard de dollars levés lors de son introduction en Bourse changent la situation. «Grâce à Google, nous passons du travail de boutiquier à l'échelle industrielle», assure le directeur de la bibliothèque de Stanford, qui va désormais numériser en une seule journée autant de livres qu'auparavant en une année ! Et pour cause : dans chacune des bibliothèques concernées, Google installe ses propres scanners et envoie le personnel pour les faire fonctionner. La photographie du document est prise «quasiment à la vitesse à laquelle on tourne les pages». Les estimations les plus fréquentes situent le coût de la numérisation à quelque 10 dollars par livre. Puis il faut assurer le stockage, ce qui exige une mémoire informatique extraordinaire. Ultime étape, les photographies de pages ainsi conservées et qui seront vues par les internautes doivent être transformées en texte.

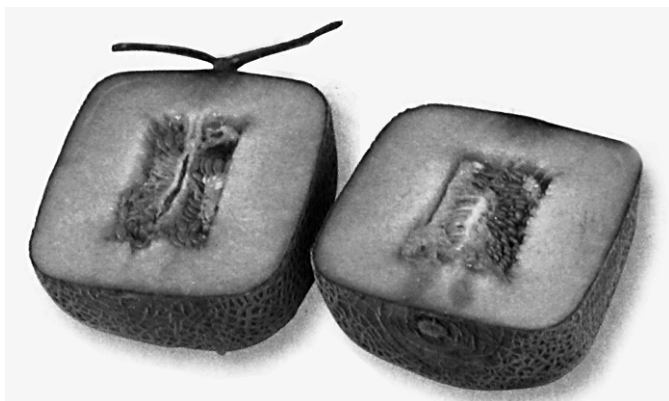
(4) Quelles sont en fait les motivations de Google de digitaliser des millions d'ouvrages? Vivant de la publicité, le moteur de recherche a besoin de fournir l'information la plus riche pour se distinguer de ses concurrents. C'est l'hommage de la haute technologie à la vieille imprimerie: les livres offrent une garantie de sérieux à laquelle ne peut prétendre, par définition, un Internet ouvert à tous et à n'importe quoi. Du coup, Google et ses concurrents sont lancés dans une course pour offrir le maximum de livres en ligne. D'abord inquiets et craintifs, les éditeurs commencent à répondre à ces

avances, rassurés par les engagements
de ces services de protéger le droit
d'auteur. La question se pose en effet
85 pour les livres qui ne sont pas encore
tombés dans le domaine public
(soixante-dix ans après la mort de
l'auteur en France, ou publiés avant
1923 aux Etats-Unis). Pour ces livres
90 récents, la recherche se fera sur
l'intégralité de l'ouvrage. Mais seuls

des extraits seront visibles. Il faudra
payer pour acheter l'intégralité du
texte.

95 **(5)** Les craintes de voir le numérique
éclipser le livre ne sont pas avérées:
lors de la dernière décennie, celle du
boom d'Internet, le nombre de visites
dans les bibliothèques a doublé dans le
monde. Et jamais sur la planète autant
100 de livres en papier n'ont été publiés.

Des melons carrément bons



Pauvres, pauvres melons! Enfermés dès leur plus jeune âge dans des boîtes d'acier par de sadiques agronomes japonais, ils ont gardé de cette expérience traumatisante un petit quelque chose... qui ne tourne pas rond. Mais pour leurs bourreaux, quelle délectation: avec ces melons cubiques, fini les fruits qui roulent dans les camions et les éboulements incontrôlables sur les marchés! Bien empilés, ces fruits cubiques promettent au contraire des étalages droits comme des murs de briques... Seul problème: la cuillère carrée permettant de les déguster jusque dans les coins n'a pas encore été inventée.

Faut-il rétablir l'uniforme à l'école?



Les adversaires disent souvent que l'uniforme est synonyme de négation de l'individualité, que le défendre revient à prôner le retour de la lampe à huile. Mais ce n'est pas parce que l'idée est ancienne qu'elle est nécessairement mauvaise! Elle mérite au moins que l'on prenne la peine d'y réfléchir. L'uniforme a eu ses vertus, il les a peut-être toujours. En regardant ce qui se passe à l'étranger, j'ai été très frappé de constater qu'il gagnait du terrain en Amérique du Sud, aux Etats-Unis et au Canada, notamment. Bill Clinton, qui ne passe pas précisément pour un monument de conservatisme, a même estimé que cela valait le coup d'essayer si le port d'un uniforme permettait de sauver

la vie d'un ado auquel on veut voler son blouson. 41 je suggère de tenter quelques expériences dans des établissements scolaires de quartiers sensibles.

Dans l'expérimentation du port de l'uniforme à l'école, moi, je vois un moyen de lutter contre la violence et le racket qui minent certains établissements scolaires et qui pourrissent la vie de nos adolescents. Une violence générée par l'envie de posséder le blouson ou les baskets de marque du copain. La course effrénée aux marques transforme les enfants en mannequins. Ne nous trompons pas, l'uniforme existe déjà dans les établissements scolaires: il est matérialisé aujourd'hui par trois bandes, un puma ou une virgule.

Tekst 10

Le retour de Big Mac



(1) Quel come-back! Depuis près de quatre ans, la chaîne créée en 1948 par Richard et Maurice McDonald aligne des trimestres aux résultats tous meilleurs les uns que les autres. Souvenez-vous: il y a quelques années, McDo n'était plus qu'un has been, un géant qui ne savait rien faire d'autre que d'ouvrir toujours plus de restaus mal-propres dans lesquels on servait des hamburgers sans imagination. L'année 2001 avait commencé par la publication d'un livre accusateur aux Etats-Unis, «Fast Food Nation», elle s'était poursuivie par le démontage du McDo de Millau par José Bové et ses copains. Elle avait été suivie par une année 2002 qui avait vu les comptes plonger dans le rouge. Cinq ans plus tard, tout a changé. On annonce les meilleurs résultats financiers depuis trente ans: plus de 21 milliards de dollars de ventes en 2006, 4,4 milliards de profits, une action en Bourse dont le cours a presque quadruplé depuis mars 2003. Parmi les responsables de ces excellents chiffres? La France, deuxième pays le plus rentable après les Etats-Unis.

(2) Il y a un mystère McDonald's. Comment une boîte aussi américaine peut-elle séduire tant de millions de personnes, alors même que l'anti-américanisme n'a jamais eu autant le vent en poupe? Prenez la Chine. Après avoir cherché à s'adapter aux goûts locaux, McDo vend crânement son bœuf, symbole de prospérité. Et ça marche! L'entreprise joue sur l'ambivalence des sentiments envers les Etats-Unis: «McDonald's a ouvert des restaurants dans 119 pays et sert 52 millions de personnes chaque jour, note Sebastian Mallaby, du *Washington Post*. Son attrait est inextricablement lié à celui de l'Amérique, (c'est une) façon de vivre américaine qui semble transcender toutes les frontières.» Mallaby cite ce patron de McDo Japon, il y a trente-six ans: «Si nous mangeons pendant mille ans des hamburgers et des patates, nous deviendrons plus grands, notre peau deviendra plus pâle et nos cheveux seront plus blonds.»

(3) Le secret du redressement, pourtant n'a rien de magique ni de culturel. McDo s'est sorti du trou grâce à quelques recettes simples appliquées avec une discipline de fer: moderniser les restaurants, améliorer le service, ne pas chercher la croissance à tout prix et fermer les franchises les moins rentables, surfer sur l'habitude croissante des Américains consistant à manger à toute heure du jour et de la nuit. Ceux qui ont fréquenté un McDo à 7 heures du matin rempli de clients

mangeant leur *McMuffin* – spectacle extrêmement déprimant – savent ce que l'on veut dire par là: 40% des restaurants McDo, aux Etats-Unis, sont ouverts 24 heures sur 24.

(4) Reste tout de même un problème de (tour de) taille pour McDonald's. Le géant de la restauration a toujours une réputation de fabrique d'obèses, malgré le fait qu'il sert aussi des salades vertes et qu'il sponsorise un centre de recherches sur le diabète et l'obésité. Il y a toujours les *dollar*

menus aux Etats-Unis, les *double cheeseburgers* et autres *fried chicken* sandwiches qui ont bien l'avantage de ne coûter qu'un dollar mais l'inconvénient d'être tout sauf diététiques. Les *dollar menus* –surprise! – font un malheur dans les communautés noires et hispaniques, les plus pauvres. Un peu gênant, quand on sait que près de la moitié des Blacks et plus d'un tiers des Mexicains-Américains de plus de 20 ans sont déjà officiellement obèses...

Ce qu'elles en pensent



Elisabeth Guigou

L'émancipation des femmes n'est plus exceptionnelle. En cinquante ans, elle s'est largement généralisée. Nous sommes passées de l'ère des pionnières à l'ère de l'évidence de la place des femmes dans la société.

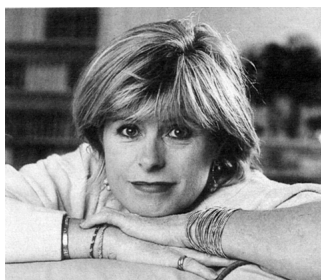
Si leur place dans la société est aujourd'hui assurée, il leur reste à assumer pleinement les conséquences sur le plan économique et social: assurer l'égalité des traitements et des rémunérations, développer encore l'accompagnement de leur travail (crèches etc.), faire en sorte qu'elles ne soient pas davantage chômeuses ou reléguées dans des emplois précaires...



Anne Carrière

En cinquante ans, les femmes sont devenues beaucoup plus autonomes, elles se sont battues pour plus d'égalité dans le monde du travail, pour accéder à des postes de responsabilité. Elles ont prouvé qu'elles étaient aussi com-

pétentes que les hommes dans bien des domaines. Elles ont cherché à exister par elles-mêmes. Elles sont, donc, de plus en plus indépendantes. Mais, en contrepartie, elles sont beaucoup plus seules qu'avant. Elles ont appris qu'elles ne peuvent compter que sur elles-mêmes. C'est la preuve que, finalement, la société accepte assez mal cette évolution de la condition féminine.



Kathérine Pancol

En cinquante ans, la femme occidentale a acquis le droit de vivre hors mariage, de voter, de faire des enfants où et quand bon lui semble, de divorcer à l'amiable, de choisir son domicile, l'école de ses enfants et d'hériter en toute égalité. Qui plus est, la médecine est devenue sa meilleure alliée et l'a débarrassée de toutes ces maladies dites féminines, comme par exemple l'accouchement périlleux. La femme a pris, dans la société, une place qui n'est plus seulement un emplacement réservé aux hommes mais un champ d'action où elle peut exercer toutes les nouvelles fonctions. C'est dire si les cinquante prochaines années promettent d'être passionnantes.